

La Trinité barbare



Cette gravure est tirée d'un *Catéchisme en images*, publié à La Maison de la bonne presse, 4, rue Bayard, à Paris, en 1908, qui a bénéficié en son temps évidemment de l'Imprimatur. Elle est chargée d'illustrer le *Mystère de la Sainte Trinité* : en regard figure une définition du Mystère : « Un mystère est une vérité révélée de Dieu, que nous devons croire, quoique nous ne puissions pas la comprendre. » C'est très simple, et très franchement dit. On sait que *catéchisme* signifie le fait de répéter en écho (*èkhein*) une vérité descendue d'en haut (*kata*). Bref il s'agit plus de résonner, que de raisonner, et la définition du Mystère qui nous est donnée ici est admirable à cet égard. Répéter mécaniquement sans comprendre s'appelle aussi du psittacisme (du grec *psittakos*, perroquet), ou de l'écholalie (parler, *laleîn*, en écho). C'est un fait que le catéchisme opérant par questions-réponses (obligées) a longtemps sévi chez nous. On ne voulait pas ouvrir l'esprit, on voulait le subjuguer, l'asservir. Notez bien que cela n'est pas propre au monde chrétien. Il y a des écoles juives (*yeshivas*) où il ne s'agit, comme on dit trivialement, que de s'enfoncer quelque chose dans la tête, et la posture physique mécaniquement balancée du récitant qui s'y obstine des heures durant le montre assez. Et aussi des écoles coraniques, par exemple en Afrique, où on fait répéter à des enfants en arabe, langue qu'ils ne comprennent pas, des versets du Coran qu'ils ne peuvent évidemment que répéter comme des mantras.

Voici l'explication du tableau que donne le *Catéchisme en images* (chaque tableau sert en effet de support à chaque leçon) : « La Sainte Trinité est représentée au centre par un grand triangle dans lequel on voit Dieu le Père reposant sur le globe du monde, et tenant les bras de la croix sur laquelle Jésus-

Christ est attaché. Le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, rayonne entre le Père et le Fils, ce qui nous fait entendre qu'il procède du Père et du Fils. »

Remarquez d'abord que représenter Dieu pour un juif, ou Dieu le Père pour un orthodoxe, est totalement blasphématoire. L'orthodoxie ne représente que le Fils, jamais le Père, sinon très discrètement, sous la forme d'une main ou d'un doigt. En cela elle est bien conforme à ce que dit Dieu dans la Bible juive : « Nul ne peut me voir et vivre. » (Exode 33/20) Ensuite, la mention dans le commentaire de ce qu'on appelle en théologie la *double procession de l'Esprit* (« il procède du Père et du Fils ») est propre à l'église romaine, et c'est d'ailleurs une des raisons qui a causé le grand schisme du 11^e siècle entre Occident et Orient chrétiens. Cette fameuse querelle est dite du *Filioque* : Rome dans son Credo dit que l'Esprit procède du Père *et* du Fils (*qui ex Patre Filioque procedit*), et l'Orient dit qu'il procède du Père seul (ou au mieux, pourrait-il dire, du Père *par* le Fils). En cela c'est l'Orient qui a raison, eu égard aux textes initiaux : « Quand sera venu le consolateur, que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité, *qui vient du Père*, il rendra témoignage de moi. » (Jean 15/26) Autrement dit l'explication qu'on nous donne de la colombe ici, située à mi-chemin entre le Père et le Fils et censée ainsi procéder des deux à la fois, est une inflexion idéologique propre à Rome. Mais évidemment l'enfant à qui on l'enseigne va prendre cela comme argent comptant : il ne sait pas évidemment (le pauvre !) que c'est un ajout romain au Symbole de Nicée-Constantinople.

Mais toutes ces précisions ou arguties, et le [kitsch](#) même de toute l'image considérée à la lumière des nos goûts esthétiques actuels, tout cela pourrait faire plutôt sourire, et ne tirerait pas à grande conséquence, si on ne voyait ici un côté extrêmement discutable de la construction théologique chrétienne, qui a existé très longtemps, et dont on n'est pas sûr qu'il ait encore aujourd'hui totalement disparu. Pourquoi donc dire « barbare », comme je le fais, cette Trinité ?

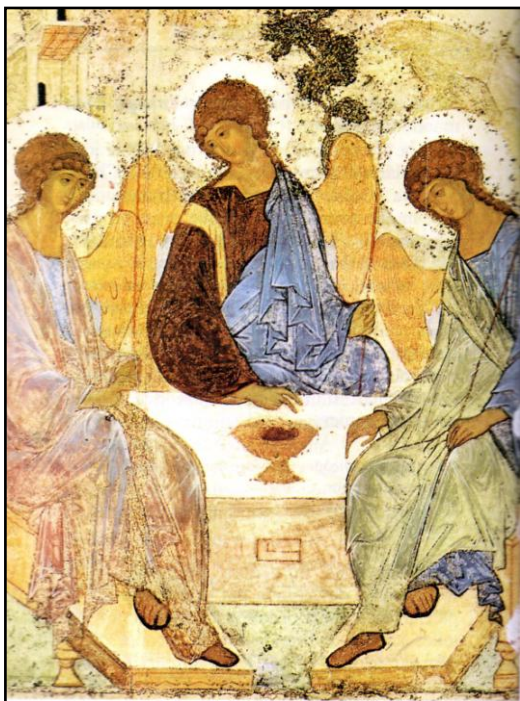
Il est évident que le Père ici, étendant les mains pour tenir les extrémités horizontales de la croix, offre son Fils en sacrifice. Or ce geste de présentation-proposition, cette ostension dirai-je ostentatoire, renvoie évidemment à une certaine image du Père, qui n'est sans doute pas extrêmement flatteuse. Quelle image se fait-on de Dieu à regarder une telle image ? Celle d'un Père qui n'a pas hésité à sacrifier son Fils, et cela même si c'est pour le salut des hommes. Or c'est exactement une fort ancienne théologie, qui remonte aux épîtres apostoliques. Ainsi lisons-nous que Dieu « n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous. » (Romains, 8/32) Ce « il n'a pas épargné », ne peut-on le voir ici dans notre image ? La Croix, ici centrale et tenue par Dieu (comme un trophée ?) était au fond nécessaire au salut, au pardon de Dieu. En effet : « Sans effusion de sang, il n'y a pas de pardon. » (Hébreux, 9/22)

Bien sûr cette idée choque aujourd'hui, puisque nous disons d'habitude, après avoir lu la première lettre de Jean, que « Dieu est amour. » (4/8) C'est un fait qu'on se gargarise de ce passage, et quand on l'a dit, on a tout dit. Mais en a-t-on lu le contexte ? Le voici : « Cet amour consiste, non point en ce que nous

avons aimé Dieu, mais en ce qu'il nous a aimés et a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés. » (4/10) Combien elle fait frémir, cette expression de « victime expiatoire » (en grec, *hilasmos*) ! On pourrait dire aussi, en s'inspirant de la traduction de la Vulgate, « victime propitiatoire » (*propitiatio*). On a beau tourner l'expression dans tous les sens que l'on veut, on ne peut s'empêcher de penser que le but de toute victime d'expiation ou de propitiation est d'apaiser un Dieu courroucé.

Tout aussi choquant est le mot de *rançon* qui figure bien, lui, dans les évangiles : « Car le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme la rançon de plusieurs. » (Marc 10/45 ; Matthieu 20/28) Le mot grec est *lutron*, que la Vulgate traduit par *redemptio*. On pourrait dire que si *rançon* choque, *rédemption* choque moins. Mais le mot et l'idée sont exactement les mêmes : *rançon* en français vient de *redemptio*, par formation populaire (*raançon*, 1155), et ce dernier mot ne signifie qu'un rachat (*redimere* : racheter). Il s'agit seulement d'un crédit à recouvrer (à récupérer). On reste dans le registre impitoyable de la dette, dans le couple créancier-débiteur, qui n'est pas un scénario très flatteur à considérer, car les rapports y sont ordinairement inflexibles, exempts de toute compassion.

J'ai parlé plus haut du « pardon de Dieu ». Mais pardonner au fond implique qu'on annule une dette, qu'on efface une ardoise. Et dans le cas qui nous occupe, si Dieu a été effectivement payé du sacrifice de son Fils, a-t-il pardonné ? A-t-il même été dans le désir de le faire ? C'est ce que reprochaient dès le XVI^e siècle les sociniens à l'idée de rédemption par immolation d'une victime expiatoire : cette idée exclut le pardon donc la miséricorde de Dieu. Le créancier a recouvré sa dette, il s'est fait payer. Que peut-on dire de plus ?



La barbarie de certaines images, dont la nôtre ici (et innombrables sont les tableaux de même composition et donc de même intention dans notre héritage pictural occidental), est évidente. On peut évidemment préférer, au moins si on croit à la Trinité et à son fameux « Mystère », et si on veut à toute force la représenter, la tradition orthodoxe, toute différente : je pense à cette icône d'Andrei Roublev, inspirée de la *Philoxénie* d'Abraham : Roublev choisit le symbole, d'abord la visite des trois pèlerins ou anges à Abraham dans la Bible juive, qui sont pris comme figure (préfiguration) de la Trinité chrétienne (Genèse 18/1-15) ; ensuite la table eucharistique préférée à la [cru-cifixion](#) sanguinolente. [Dolorisme et barba-](#)

[rie](#) disparaissent alors.

Mais restera la barbarie de certains textes, comme ceux que j'ai mentionnés. Les théologiens bien sûr s'ingénient toujours à leur trouver d'autres sens que ceux que j'ai dits, mais ils sont plus idéologues que philologues. Car les textes restent, hélas ! et leur sens obvie. Certes on a abandonné aujourd'hui le *Minuit Chrétiens* qui a bercé mes Noëls d'enfant, mais je n'en saisisais pas alors la barbarie : « Minuit Chrétiens, c'est l'heure solennelle / Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous / Pour effacer la tache originelle / Et de son Père apaiser le courroux. » Mais on aura beau faire, ce Dieu « courroucé » reste encore implicitement dans certains textes néotestamentaires, comme sûrement un vestige de ces deux païens antiques qui avaient soif de sang, et dont Baudelaire parle encore dans son *Reniement de saint Pierre* : « Ah ! Jésus, souviens-toi du jardin des Olives ! / Dans ta simplicité tu priais à genoux / Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous / Que d'ignobles bourreaux plantaient dans tes chairs vives. » Ce Seigneur saigneur, ce *Kyrie* qui riait fait partie sûrement de tous nos cauchemars.

Ce dieu courroucé en tout cas apparaît explicitement dans le canon de la messe latine, auquel certains voudraient encore revenir aujourd'hui. Voici ce qu'on lit dans l'Offertoire : *Hanc igitur oblationem quaesumus, Domine, ut placatus accipias*. C'est-à-dire : « Cette offrande, Seigneur, nous te demandons que tu la reçoives en étant, par elle, apaisé. » S'il y a « apaisé » (*placatus*) c'est qu'il y a lieu d'apaiser un Dieu qui autrement peut être inapaisable, proprement : *implacable*. Certains voudraient traduire : « Que cette offrande te plaise » : c'est astucieux, mais c'est un contresens, car *placere* (plaire) n'est pas *placare* (apaiser). « Daigne considérer ces offrandes, poursuit encore le célébrant, avec un regard favorable (*propitio vultu*). » L'idée de « victime propitiatoire » est ici indubitable. N'oubliez pas en effet qu'« hostie » (lat. *hostia*) signifie : « victime ». Dans ces conditions, comment encore des théologiens peuvent-ils parler, à propos de la messe ainsi célébrée, de sacrifice « non sanglant » ?

Certains veulent tout garder, et tous les anciens textes, et tous les anciens usages. Pourquoi pas aussi alors les anciennes images qui s'en inspirent, comme celle dont je suis parti ? Je les plains, ils ne savent pas où ils s'engagent – tels ceux qui veulent revenir aujourd'hui à la messe en latin : ils y gagneront peut-être la beauté, ou le « Mystère » ! Mais ils n'en supprimeront pas la barbarie.

© Michel Théron– 2011

[Article paru dans *Golias Magazine*, n°119, mars/avril 2008]